4e Année. — N° 167. Dimanche, 14 Mars 1875.

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de dîner. — Dentelle en lacet médaillon. — Cinq dentelles en broderie Renaissance. — Trois dentelles en guipure Renaissance. — Deux dentelles en lacet canevas. — Coiffure (devant et dos). — Col-fichu. — Mantille espagnole. — Capuchon de soirée. — Libellule. — Pendant de cou. — Bouquets montés. — Costume en cachemire de l'Inde. — Toilette de faille couleur bronze. — Bêtus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de ville. — Corsage demi-montant décolleté en carré; manches et chemisette en blonde blanche perlée. — Modèle de Mme Élise.

2. Petite dentelle en lacet médaillon. — Dentelle fine et légère pouvant servir pour garnir toute espèce d'objets en lingerie. On coud d'abord son lacet médaillon suivant l'indication, puis le lacet Renaissance, qui forme la dent; il ne reste que les barrettes vénitiennes cordonnées à exécuter, et la dentelle se trouve achevée; en pied, on peut poser une soutache fine, ou une chainette au crochet, ou bien encore un lacet Renaissance fort étroit; le picot, que l'on trouve tout fait, à 10 centimes le mètre, se pose en dernier lieu.

3-4. Deux dentelles guipure Renaissance. — Il faut tracer sur moleskine les contours du dessin, coudre soigneusement le lacet, en suivant les contours extérieurs, chose importante en ce genre d'ouvrage, afin que le lacet ne tire point et donne bien les formes du dessin; ceci fait, on doit remplir suivant l'indication les pleins de jours variés, et les intervalles de barrettes cordonnées.

5 à 9. Cinq dentelles en broderie Renaissance. — Ces dentelles, si appréciées, peuvent se faire sur les toiles de batiste des robes ou des confections, ou sur toile Colbert, que l'on trouve au Sphinx en toutes largeurs, soit toute blanche, écrue ou gris de lin.

On festonne en prenant l'étoffe des contours extérieurs ou des motifs, puis, sur fils lancés à défaut de l'étoffe, les barrettes vénitiennes, en dessous desquelles on découpera l'étoffe pour former les vides ou jours qui font tout le mérite de la broderie Renaissance.

1. TOILETTE DE DINER. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

10. Dentelle en guipure Renaissance. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — Cet ouvrage peut être appliqué à différents usages : rideaux, portières, lambrequins, dessus d'édredon et dessus de lit peuvent être garnis de cette dentelle, très-facile à exécuter, promptement faite, et d'un prix relativement peu élevé; la même moleskine pouvant servir pour 28 mètres de dentelle si l'on veut. On peut même faire une nappe d'autel coquette et jolie.

Lorsque le dessin est tracé sur moleskine, il faut coudre son lacet, qui est d'un seul trait, sauf celui de la dent extérieure. On ne saurait trop recommander de faire cette opération d'une façon très-soignée, comme si le lacet devait rester à demeure sur la moleskine; sans cette précaution, le travail des jours et des tirettes qui ne trouvent pas une assez grande résistance déforment les contours du dessin, et le rendent irrégulier. Il faut ensuite remplir les fleurs de jours variés, et les intervalles de barrettes cordonnées et non festonnées, ce qui, pour un aussi grand ouvrage, serait beaucoup trop long.

11-12. Deux dentelles en lacet canevas. — Pour être promptement exécuté et sans travail difficile, cette bande n'en produit pas un moins bel effet et rendra de grands services pour l'ornement des robes printanières ou d'été; le lacet canevas se trouve de toute largeur et en blanc ou en écru, à volonté. Il faut donc dessiner sur moleskine ou sur papier pelure posé sur toile cirée, puis coudre soigneusement son lacet, et, avant de faire les barrettes, faire le point cordonné,

qui enserre les fronces et les maintient bien à leur place; cette précaution est indispensable, si on veut que la feuille conserve son cachet original; lorsque l'intérieur des lacets est tout cordonné, on fait les barrettes qui relient les lacets les uns aux autres et la dentelle est terminée.

13. Col-fichu, mélange crêpe de Chine rose et valenciennes; nœud de faille rose derrière l'encolure et au bas du fichu. Manches sabot, valenciennes et mousseline, avec jarretières de crêpe de Chine et nœud rose.

2. PETITE DENTELLE EN LACET MÉDAILLON.

3. DENTELLE EN GUIPURE RENAISSANCE.

14-15. Coiffure formant par devant un double nœud sur le sommet de la tête. Couronne de coques dont le milieu est rempli par d'autres coques posées en travers. Nœud catogan noué par un ruban.

16. Mantille espagnole en dentelle espagnole formant capuchon, nouée négligemment sur la poitrine; nœud rose du côté gauche, près de la pointe et près de l'oreille. — Modèle de Mme Day Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

17. Capuchon de soirée en cachemire de l'Inde rose, composé de deux pointes, dont l'une se relève sur la tête pour former capuchon. Tout autour, un velours noir posé à trois centimètres du bord; blonde noire cousue au bord. — Modèle de Mme Day Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

18. Libellule. — Le corps est en brillants et les yeux en rubis; les ailes, enrichies de nervures en diamants, sont faites avec des émaux transparents, c'est-à-dire des émaux sans fond et tendus seulement par de légères cloisons sur les côtés. Ces émaux sont teintés et fondus de façon à donner par la transparence l'effet des ailes de la libellule, où les couleurs se dégradent d'une manière insensible en passant d'une nuance à une autre. — Modèle de M. Boucheron.

19. Pendant de cou style Louis XVI, composé de deux peintures sur émail de Limoges, dont la réunion forme un ensemble des plus gracieux. Le bijou se termine par une perle fine, et la monture, d'une exquise légèreté, est en or rouge poli et enrichie de petits diamants montés sur argent. — Modèle de M. Boucheron, au Palais-Royal.

20-21. Bouquets montés sur épingle et prêts à être posés dans les cheveux.

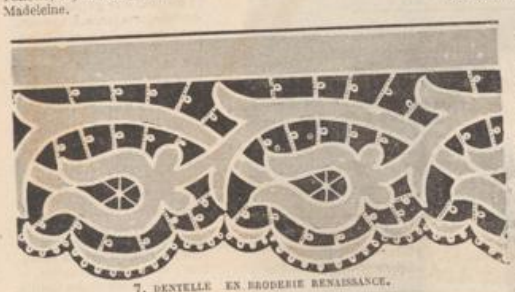
22-23. Bouquets semblables montés sur agrafes, et se fixant sur le corsage au bas de l'encolure en cœur.

24. Costume en cachemire de l'Inde et faille gris fer. — Le jupon est en faille, garni tout autour de deux volants plissés; la tunique est en cachemire de l'Inde, ornée tout autour d'un plissé de faille et drapée sans pouf. Corsage à longues basques, carrées par devant, à pestillon plissé par derrière. La garniture, en faille plissée, s'arrête aux plis du postillon. — Modèle de Mme Elise, 64, rue Richelieu.

4. DENTELLE EN GUIPURE RENAISSANCE.

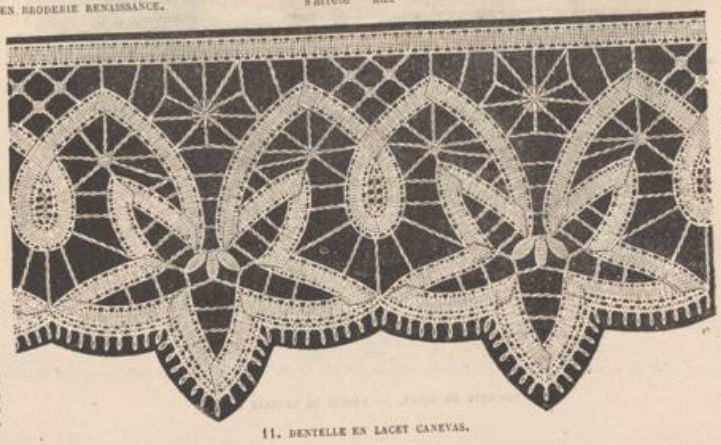
5. DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.

6. DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.



7. DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.

8. DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.



11. DENTELLE EN LACET CANEVAS.

25. Robe de faille couleur bronze. — La jupe est arrondie richement et garnie de trois volants à tête coulissée, et assez fournie en plis pour donner de l'ampleur aux volants, qui peuvent alors être plissés très-serrés. Le tablier, bouillonné dans le travers, est couponné de bandes plissées sur elles-mêmes; une garniture plissée, arrêtée dans la moitié de sa hauteur, encadre la tunique, qui est rattachée par une écharpe aux bouts plissés sur eux-mêmes, retombant sur la hauteur de la traîne; corsage monté à bouillonnés contrariés, séparés par des biais et se terminant en une basque plissée en éventail, enserrée à la taille par une ceinture; les manches coudées, terminées par un sabot assorti à la basque, sont ornées dans la longueur du côté du coude d'un bouillonné à plis contrariés.

E. SOUGY.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de soirée ou de grand dîner en tulle blanc sur pardessus de taffetas brillant. Dans le bas de la jupe, un volant en gros tulle, ferme monté, à plis creux se touchant presque; sur chaque pli est cousu à plat un ruban vert d'eau; le reste de la jupe est couvert par des volants de tulle et des bouillonnés jusqu'en haut. Trois pointes de taffetas vert ornent le devant et retombent jusqu'au volant; ces pointes sont garnies d'une blonde perlée; une grande traîne d'œillets de toutes nuances garnit le côté en suivant la dernière pointe. Corsage cuirasse décolleté, lacé derrière, orné d'une berthe pointue devant et derrière en tulle blanc et blonde perlée; couronne en touffe d'œillets sur la tête; à droite, touffe d'œillets sur l'épaule, à gauche un nœud vert.

Toilette de soirée ou de grand dîner, pour jeune fille. — La jupe, en taffetas rose, est ornée dans le bas, par devant, de deux volants plissés; elle est unie derrière. Tunique en gaze de soie blanche rayée, ayant un plissé dans le bas terminé par un effilé. Corsage lacé derrière et à pointes. Berthe ronde en gaze, avec un plissé semblable à celui de la tunique. Petites manches bou

1875 — Maison et Falconnier imp. Paris — N° 167

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Duboys 31, rue d'Anjou.

Gants de la Parfumerie Ninon 31, r. du Quatre Septembre.

qui e
leur p
on v
ginal
cordo
lacets
minée

13.
et va
l'enco
valen

crépe

14-
devan
le sof
ronne
lieu e
coque
Nœud
ruban

16.
dente
capuc
ment
rose d
point
Modè
15, h
leine.

17.
en c
comp
dont
tête
Tout
posé
bord
bord.
Falle
Made

18.
en br
les a
en d
des d
dire
nus s
cloiso
sont
donne
fet de
les co
mant
d'une
Mode

19.
Louis
peint
dont
ble d
se te
la m
reté,
enric
mont
de
Roya

lonnées avec jarretière ro
aux épaules. Roses dans
Modèles de Mme Duboy
Quatre-Septembre.

COURRIER DE LA

On me demande pourq
dans mes courriers, que d'
bre de maisons, toujours
pourquoi je vante sans c
duits. Je n'ai, à cela, qu
faire. C'est parce que je
sous *ma signature* que
ments parfaitement précis,
qu'après avoir vu de mes
menté par moi-même, qu
lectrices : Choisissez de

ou telle artiste en robes, en lingerie, adoptez tel fournisseur, employez telle préparation; aussi n'ai-je jamais eu à regretter d'avoir recommandé les maisons que je cite dans ce courrier. Je serais très-sincèrement désolée d'induire mes abonnées en fausses dépenses, et bien plus encore d'avoir, en prônant un produit malsain ou dangereux, ce qui n'est pas aussi rare qu'on pense, été la première cause d'un ennui ou d'une souffrance pour mes *amies* de la *Revue*. Donc, c'est bien convenu. On peut ne pas être de mon avis et ne pas suivre mes conseils, ne faire qu'une médiocre attention à mes

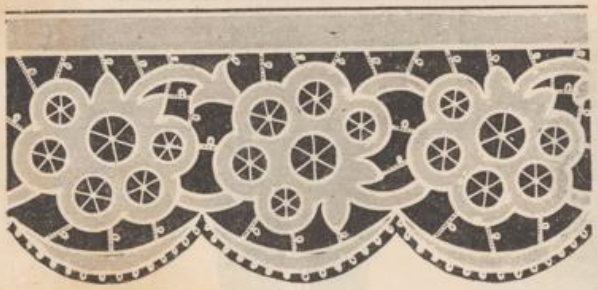
lonnées avec jarretière rose et nœud rose aux épaules. Roses dans les cheveux. — Modèles de Mme Duboys, 31, rue du Quatre-Septembre.

COURRIER DE LA MODE

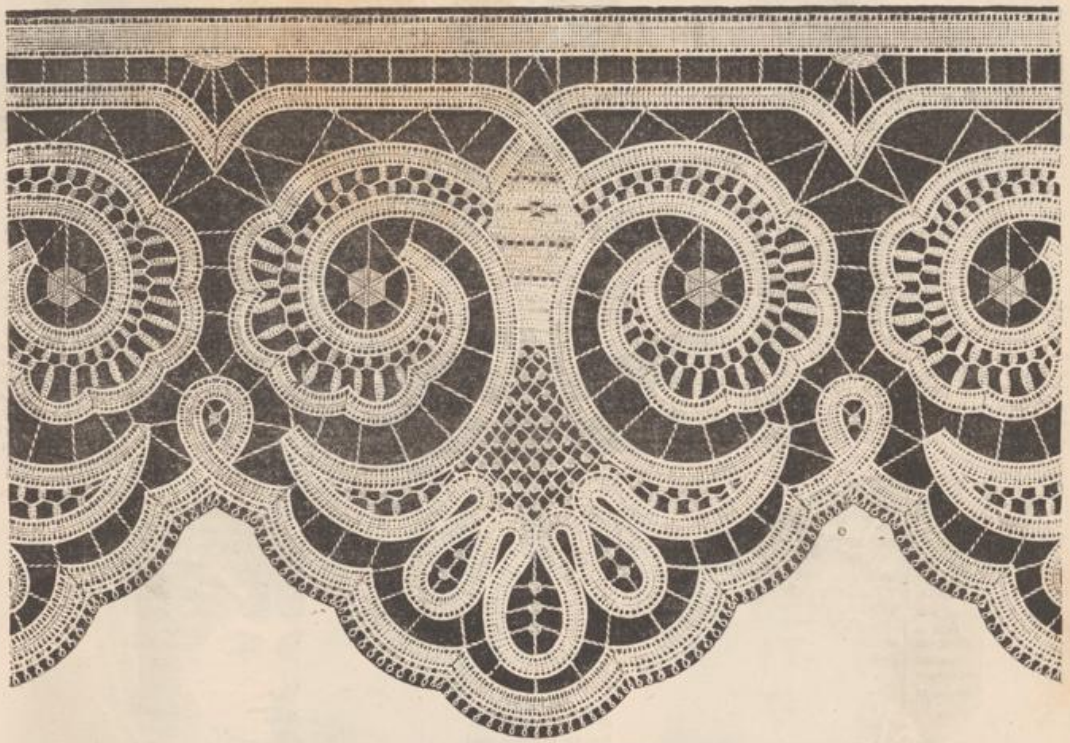
On me demande pourquoi je ne parle, dans mes courriers, que d'un certain nombre de maisons, toujours *les mêmes*, et pourquoi je vante sans cesse leurs produits. Je n'ai, à cela, qu'une réponse à faire. C'est parce que je ne veux donner sous *ma signature* que des renseignements parfaitement précis, exacts. Ce n'est qu'après avoir vu de mes yeux ou expérimenté par moi-même, que je dis à mes lectrices : Choisissez de préférence telle ou telle artiste en robes, en lingerie, adoptez tel fournisseur, employez telle préparation; aussi n'ai-je jamais eu à regretter d'avoir recommandé les maisons que je cite dans ce courrier. Je serais très-sincèrement désolée d'induire mes abonnées en fausses dépenses, et bien plus encore d'avoir, en prônant un produit malsain ou dangereux, ce qui n'est pas aussi rare qu'on pense, été la première cause d'un ennui ou d'une souffrance pour mes *amies* de la *Revue*. Donc, c'est bien convenu. On peut ne pas être de mon avis et ne pas suivre mes conseils, ne faire qu'une médiocre attention à mes opinions personnelles; mais je demande à ce que mes lectrices soient intimement convaincues que je n'ai jamais avancé un fait sans qu'il fût parfaitement exact, jamais donné une appréciation qui ne fût basée sur la conviction et l'expérience.

Je ne saurais trop rappeler, par exemple, que la parfumerie Ninon fournit des gants excellents, très-bien coupés et d'un prix très-abordable. Je signale principalement le gant Médicis, fermé en haut comme le gant sans boutons, mais ayant au poignet une ouverture se fermant par deux boutons qui le fixent et le font tendre sur la main; ces gants se font en Suède en toutes nuances, ou blanc, gris-perle et paille; puis le gant régénération, en toutes nuances, qui est très-commode, qui a beaucoup de distinction. Le gant régénération blanc à 3, 6, 8 boutons, est très-élégant pour petite soirée; il se lave et surtout se nettoie, avec l'eau de Cologne à détacher, un nombre infini de fois. Je lui prédis un grand succès cet été et suis persuadée qu'il va être adopté par toutes nos élégantes au bord de la mer et aux eaux. Ce gant est aussi, paille ou blanc, le meilleur et le plus joli gant de cheval.

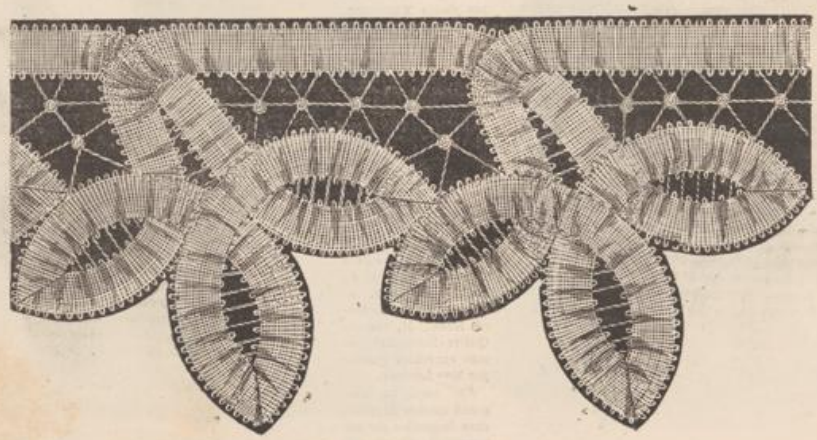
J'ai dit également ma façon de penser sur l'eau de Ninon, qui est bien la plus agréable et la plus efficace de toutes les préparations de ce genre. Il n'y a même aucune ressemblance à établir, sa composition étant le secret exclusif de Mme Lecomte. Le meilleur mode d'emploi



9. DENTELLE EN BRODERIE RENAISSANCE.



10. DENTELLE EN GUIPURE RENAISSANCE.



12. DENTELLE EN LACET CANEVAS.

14. COIFFURE (DEVANT).

est de l'étendre sur le visage, les bras et les épaules, au moyen d'une petite éponge, dès qu'on a fini ses ablutions; on la sèche ensuite avec la poudre nommée duvet de Ninon, qui se fixe sur la peau et y adhère parfaitement; grâce à l'eau de Ninon, le teint, loin de s'altérer comme il arrive souvent quand on emploie certains produits de la parfumerie, devient clair et transparent, la peau parfaitement unie. Le seul défaut de l'eau de Ninon est de coûter un peu cher; mais il en faut si peu pour obtenir un résultat concluant, qu'en somme ce n'est pas une grosse dépense. Il existe aussi une eau de Ninon *spéciale*, qui a la propriété de tonifier et de rafraîchir; un demi-flacon dans un bain lui communique ces propriétés bienfaisantes.

Puisque me voilà lancée sur ce terrain, je continue. On doit également soigner ses lèvres, ne pas les laisser gercer, ce qui est à la fois laid et douloureux; il suffit, pour cela,

13. COL-FICHU.

18. LIBELLULE.

de se servir de la *coralline*, qui se trouve aussi à la parfumerie Ninon. Les ongles ne méritent pas moins d'attention, car il n'est pas de jolie femme avec des mains mal soignées, des ongles ternes et mal taillés. Pour remédier à la fragilité que présentent certaines natures d'ongles, il faut se servir de l'eau de Bagdad. Le nom peut paraître trop pompeux, mais je sais par expérience que le produit est excellent. Toutes ces préparations, et d'autres encore dont j'aurai l'occasion de parler plus tard, se trouvent à la parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, et sont expédiées partout par Mme Lecomte.

J'ai reçu un très-grand nombre de lettres dans lesquelles on me remerciait d'avoir fait connaître et mis en lumière le véritable cachemire de l'Inde. Ma prédilection pour ce tissu, prédilection que j'affiche ouvertement, est fondée aussi sur l'expérience prolongée et réitérée que j'en ai faite. Du reste, je ne sache personne qui discute cette vérité, à savoir, qu'il n'est pas d'étoffe à la fois plus seyante, plus commode, plus solide. Elle est de toutes les saisons, suivant la disposition qu'on lui donne. Elle fait de délicieux costumes de ville, et rend les plus signalés services aux eaux, à la campagne ou aux bains de mer. L'air, le soleil et la poussière n'ont aucune action sur elle, et si, par hasard, une tache survient, on peut frotter, laver même l'endroit sali, sans que la cou-

15. COIFFURE (DERRIÈRE).

16. MANTILLE ESPAGNOLE.

17. CAPUCHON DE SOIRÉE.

20. BOUQUET MONTÉ.

leur s'altère. En nuances claires, le cachemire de l'Inde est la plus charmante chose du monde. On compose ainsi de délicieuses toilettes, on fait des vêtements d'enfant, des robes de chambre, des sorties de bal, et je ne crois pas qu'aucun autre tissu puisse lui être comparé. La contrefaçon, qui envahit tout, a cherché à imiter le véritable cachemire. On a fait des tissus qui s'en rapprochent, mais qui n'ont ni son moelleux, ni son côtelé imperceptible, ni ses teintes si particulièrement pures et douces. Pour éviter de se tromper, il faut exiger la lisière chinée à jour. En même temps que les échantillons de cachemire, la maison de l'Union des Indes, 1, rue Auber, expédie ses échantillons de foulards à toutes les personnes qui lui en font la demande. Parmi les dispositions les plus nouvelles se trouvent des carreaux de toutes grandeurs, de toutes nuances, avec lesquels on compose de charmants costumes en leur adjoignant du foulard uni. Ces carreaux forment des écossais camaïeux, et se disposent soit en biais, soit droit fil; ce sera, je crois, le succès de la saison comme les raies ont été le succès de l'été dernier. Je donnerai des prix prochainement.

MARIE DE SAVERNY.

21. BOUQUET MONTÉ.

19. PENDANT DE COU.

IL NE FAUT PAS COURIR DEUX LIÈVRES A LA FOIS

—

I

Le 22 août 1837, vers cinq heures du soir, une voiture de poste, venant par la route de Courtenay, arriva à Montargis, se dirigeant vers l'hôtel de la poste, c'est-à-dire traversant toute la ville, attirant l'attention des habitants par son roulement rapide et les retentissants clic-clac du postillon qui la conduisait.

22. BOUQUET MONTÉ.

23. BOUQUET MONTÉ.

De ces coups de fouet qui disent au postillon qui va monter :

— Trois francs de guides. Dépêchons-nous!

Au lieu de s'arrêter sur la place qui précède l'hôtel dont nous avons parlé, comme doit le faire toute voiture devant être relayée, celle-ci s'engagea sous la voûte élevée qui traverse l'hôtel même, et parvint dans une cour où de nombreux domestiques de l'établissement étaient déjà accourus pour la recevoir, ou plutôt pour recevoir ceux qu'elle était censée contenir.

Un valet, en livrée de voyage, descendit prestement de son siège et vint ouvrir la portière à un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près.

Ce jeune homme était seul.

S'il était favorisé par la fortune, comme sa manière de voyager le faisait pressentir, certes la nature l'avait aussi traité en enfant gâté.

24. COSTUME EN CACHEMIRE DE L'INDE.

25. TOILETTE DE FAILLE COULEUR BRONZE.

Élégance de corps, beauté de visage, distinction de tenue, il avait tout cela. Il avait de plus encore cette joyeuseté qui attire, attache et fait que ceux qui en sont doués laissent, sinon des amis, du moins des sympathies, partout où ils passent. Cet étranger était évidemment militaire. Comment expliquer autrement le ruban rouge qu'il portait à l'une des boutonnières de son paletot d'été, une longue moustache brune et une impériale effilée, toutes marques distinctives qui, réunies, ne peuvent guère appartenir qu'à l'armée ?

Le maître d'hôtel, Vinatier, vieil officier retraité qui, sans doute, avait flairé un jeune confrère dans le nouvel arrivant, vint au-devant de lui et l'aborda par ces paroles sacramentelles :

— Monsieur couche-t-il?

L'étranger hésitait.

— Si monsieur n'est pas pressé, insista Vinatier, monsieur fera bien de ne partir que demain. La ville est curieuse à visiter, les promenades sont belles, à cause du canal qui ceinture la ville; de la terrasse du château l'on découvre vingt-deux clochers, et dans le château il y a une collection de tableaux remarquables.

A ce conflit de paroles, l'étranger sourit.

— Monsieur veut-il dîner? risqua Vinatier encouragé.

— Volontiers, répondit le jeune homme.

— Où monsieur veut-il être servi?

— Où vous voudrez.

— Monsieur mangera seul, assurément?

A ce moment une cloche sonna.

— Que sonne cette cloche? demanda l'étranger.

— Le dîner de la table d'hôte.

— Ah! vous avez ici une table d'hôte?

— Oui, monsieur.

— Comment est-elle?

— Assez bruyante, un peu mêlée. Mais monsieur doit savoir qu'il en faut une dans un hôtel pour écouler les provisions menaçant ruine, fit Vinatier en souriant.

— Diable! repartit le voyageur, l'exposé est peu rassurant pour vos pensionnaires.

— Il faut à chaque étang un déversoir, monsieur, répliqua l'aubergiste, qui regarda fixement le voyageur pour s'assurer qu'il avait compris sa comparaison.

— Cela ne fait rien, poursuivit le voyageur en poste, conduisez-moi à la table d'hôte.

Vinatier, qui jusque-là était resté découvert, mit sur sa tête sa casquette de coutil. Mais comme dans la physionomie du jeune homme il vit de l'étonnement, il prit cet étonnement pour de l'indécision.

— Monsieur va tomber au milieu des voyageurs de la diligence, risqua-t-il encore, des gens point propres et goulus.

— Conduisez-moi, je vous prie, à la salle à manger, dit le voyageur froidement.

— Si vous voulez suivre cette fille, elle va vous y mener.

Le maître d'hôtel ne parlait déjà plus à la troisième personne.

Le voyageur l'interpella en souriant.

— Mon cher hôte, lui dit-il, veillez, je vous prie, à ce que mon domestique soit bien, il paye vingt francs pour son dîner.

Le coup dut porter en pleine casquette, car Vinatier se trouva de nouveau découvert, et pendant que le voyageur suivait la servante, lui s'approcha de la fenêtre des cuisines qui donnait dans la cour; arrivé là, il appuya sa tête contre deux barreaux et jeta au chef :

— Deux poulets frais aux pensionnaires.

La table d'hôte de M. Vinatier était composée, au moment où l'étranger y arriva, de quatre voyageurs de commerce et de quelques habitués. Quant aux passagers d'une diligence quelconque, il n'y en avait trace; le maître d'hôtel s'était vanté à cet endroit.

Dès la venue du *monsieur* de la chaise de poste, c'est ainsi qu'on avait désigné le nouveau venu, l'attention des servantes ne fut plus pour les commis voyageurs. Ceux-ci en firent aigrement la remarque.

Le nouveau venu, qui avait attiré tous les regards, s'était placé entre le secrétaire de la sous-préfecture, homme spirituel et distingué, vieux garçon, jeune encore, et un juge suppléant du tribunal.

Dans l'hôtel, on nommait le premier Philibert, et le second Eugène. Aussi discret qu'on l'était dans l'hôtel, nous taisons les autres noms.

Ces deux habitués firent parfaitement les honneurs du dîner, et, arrivés au dessert, une sorte d'intimité était déjà établie entre eux et cet homme bizarre, que, de temps à autre, un marmiton venait, sous prétexte du service, examiner avec curiosité; car Vinatier avait colporté partout dans l'hôtel que le maître, qui dînait à cinquante sous, faisait dîner son valet de chambre à vingt francs.

Le dîner fini, le nouveau venu proposa cordialement le café.

— Volontiers, dit Eugène, si vous voulez le prendre ici.

— Pourquoi, ici?

— Ma profession ne me permet point d'aller dans un café.

— Alors, répliqua l'étranger, prenons donc ici la café que votre profession vous interdit ailleurs.

— Ici, il est détestable, répartit Philibert; allons-nous-en chez moi.

— Eh bien! dit l'étranger, allons chez vous le prendre; je désire grandement pouvoir vous rendre un jour l'hospitalité si franche que vous m'offrez.

Et il tira d'un petit carnet une carte de visite qu'il remit au secrétaire de la sous-préfecture.

Le vieux garçon lut sur cette carte :

« Charles de Terville, capitaine de cavalerie. »

— Pardon, fit-il surpris, êtes-vous le parent du marquis de Terville, pair de France?

— Son fils.

— Vous avez un brave père, monsieur; je vous dirai en quelle circonstance je l'ai connu, et comment, plus tard, j'ai pu l'apprécier.

— Et une jolie sœur, murmura Eugène.

— Pardieu! messieurs, repartit joyeusement Charles de Terville, je suis heureux de me trouver en pays de connaissance. Mais vous, monsieur Philibert, où donc avez-vous connu mon père? Et vous, monsieur Eugène, à quel endroit avez-vous rencontré ma sœur?

— Dans une voiture versée, répondit Philibert.

— A Montargis, dit Eugène.

— A la grande côte de Pont-de-Lempdes? demanda à Philibert le capitaine de Terville.

— Précisément.

— Aux fêtes de la Madeleine? dit à Eugène le jeune officier.

— C'est bien cela.

— Alors, messieurs, puisque nous sommes de vieilles connaissances, je remercie le hasard qui m'a conduit à Montargis.

— Le hasard?

— Pas autre chose, fit le jeune officier en riant.

Ils se mirent en route, non pour aller chez Philibert, mais bien au jardin du secrétaire, car c'est à son jardin que le vieux garçon offre le thé et le café à ses amis, surtout à ses amis chasseurs; là, par eux, que de prouesses sont contées! quelques-unes si fabuleuses, que le tolérant saint Hubert en serait scandalisé.

— Ma foi, dit l'officier, qui venait de prendre et d'allumer une pipe de terre que Philibert lui avait tendue toute bourrée, je reste avec vous jusqu'après-demain.

— Et d'ici, où allez-vous? demanda le vieux garçon.

— Où je vais?

— Oui.

— Je n'en sais rien.

— Comment, vous n'en savez rien?

— Je vous jure sur mon honneur que je l'ignore complétement. Aller là ou là m'est égal. Le jour de mon départ je prendrai le vent, et si le vent me plaît, j'irai à lui.

— Loin? demanda Eugène.

— Loin ou près, peu m'importe; j'ai quinze jours à dépenser, je les dépenserai ailleurs que chez moi, voilà ce que je sais.

— Si vous étiez chasseur, reprit Eugène, je vous ferais une proposition.

— Faites-la toujours, repartit M. de Terville; suivant ce qu'elle sera, je serai chasseur ou non.

— Après-demain, je pars pour la Touraine; je vais passer mes vacances dans ma famille; venez passer ces quinze jours avec moi.

— Êtes-vous pressé d'arriver?

— Où cela?

— Dans votre famille?

— Pourquoi cette question?

— Si vous avez le temps d'y arriver lentement, je vous suis.

— La question de temps serait facile à résoudre, repartit Eugène, car, après tout, pour ce qui ne touche point à ma profession, je suis libre; mais un obstacle s'oppose à ce que je parte avec vous.

— Puis-je demander quel est cet obstacle?

— Mes chiens, dit Eugène.

— Vous en avez donc cinquante?

— J'en ai deux.

— Ils pèsent donc deux mille?

— Quatre-vingts livres à peu près.

— Alors nous partirons quatre, au lieu de partir deux, répondit en riant M. de Terville.

— Sans compter les puces, répliqua flegmatiquement Philibert.

— Ne vous tourmentez pas pour vos chiens, interrompit l'officier, s'ils nous rendent ce qu'ils ont pris, ce sera une distraction pour la route.

— Mais, poursuivit Eugène, j'ai aussi des malles.

— Ah! parbleu, interrompit Philibert, si vous ne pouvez vous séparer de vos chiens, vous pouvez bien vous séparer de vos malles; elles sont assez vieilles pour voyager seules; ne les avez-vous pas achetées lorsque vous avez été nommé juge suppléant?

— Mon cher, dit Eugène, moitié fâché, moitié riant, ce n'est point ma faute si je n'avance pas; on me laisse ici comme un therme.

— Et c'est une heureuse inspiration qu'a M. le garde des sceaux, repartit Philibert; si vous n'avancez pas, du moins vous ne pouvez reculer, ce qui fait que nous vous gardons.

— Oui, répondit amèrement le magistrat, je suis immobile dans mon inamovibilité!

— Patience, vous serez mobilisé quelque jour : en attendant, vous n'êtes pas trop à plaindre, allant chasser, d'avoir devant vous la perspective de passer deux semaines avec M. de Terville, qui veut bien se charger de vos chiens et de vous.

— Mes malles m'inquiètent! soupira Eugène.

— Donnez-les au messager.

— C'est inutile, interrompit l'officier, ma voiture est assez grande, je pense, pour les loger.

— Je le crois; du reste, il sera facile de s'en assurer.

— En vous reconduisant chez Vinatier, interrompit le juge suppléant, j'irai mesurer mes bagages. La plus grande de mes malles n'a pas cinq pieds; la seconde est moins longue; quant à la troisième, je la place aisément dans un tilbury.

Philibert huma, d'un air narquois, une prise de tabac, et le juge, qui voyait déjà ses malles enregistrées, par sa déclaration sur leur nombre et leur mesure, répéta, comme se parlant à lui-même, mais dans l'intention d'être entendu

— Quant à la troisième, si elle est lourde, elle n'est point volumineuse.

L'officier ne sourcilla point.

— De sorte, qu'à tout bien prendre, poursuivit le juge suppléant, mes bagages pourront s'en aller avec moi....

A la tombée de la nuit, les nouveaux amis se dirigèrent vers l'hôtel de la Poste. M. de Terville aperçut de loin son domestique assis sur les marches du perron; le visage de ce garçon était bouffi, luisant et cramoisi. Il sortait de table, était entouré par toute la valetaille de M. Vinatier. Une fille de chambre lui remettait des cigares et du feu.

Dans le mouvement qu'il fit pour sourire à la chambrière, le valet de l'officier vit son maître à quelques pas de lui; il repoussa le feu, plaça vivement les cigares dans sa poche et s'esquiva.

Il avait dû narrer sur le jeune homme des choses fabuleuses, car lorsque le capitaine entra dans l'hôtel, il y fut accueilli par des saluts où perçait une admiration naïve.

— Je vous quitte un instant, dit Eugène.

— Où allez-vous?

— Deux minutes d'absence, et je reviens.

MADELEINE DE SENNEPINS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA ROSE D'ANTIBES

(suite)

XV

Quand les deux représentants de l'Italie eurent quitté le grand salon de la villa Médici, Marius demeura tout pantois devant la belle Vénitienne.

Lætizia ne semblait ni plus troublée ni plus émue qu'elle ne l'avait été pendant tout le cours de cette scène bizarre. Cependant, au moment où ils s'arrêtèrent sur Marius, ses yeux semblèrent perdre un peu de leur audace hautaine, ses joues se colorèrent, et, d'une voix qui s'était sensiblement adoucie, elle dit à Marius :

— Commencez-vous à comprendre, monsieur, pourquoi, lorsque vous êtes venu pour la première fois dans notre pauvre maison d'Antibes, j'ai commencé par repousser avec tant d'énergie le secours que vous nous apportiez?

— Non, mademoiselle, je vous avoue que je ne comprends pas encore, dit Marius.

— Ah! vous ne devinez pas! dit Lætizia subitement interdite.

La belle Vénitienne demeura rêveuse.

Quant à Marius, il était de plus en plus embarrassé de son personnage.

— Mademoiselle... dit-il en saluant.

Et le jeune docteur s'arrêta court, ne trouvant pas un mot qui pût le sortir de cette impasse.

Cependant la situation, en se prolongeant, pouvait devenir difficile. Ce n'était pas que la merveilleuse beauté de Lætizia fît la moindre impression sur Marius. Non. La douce image de la Rose d'Antibes apparaissait en ce moment au docteur dans tout son rayonnement, et pour rien au monde il n'eût voulu laisser croire qu'elle avait été éclipsée, même un instant, par celle de l'altière Vénitienne. Aussi cherchait-il quelque phrase polie qui pût le dégager vis-à-vis de Lætizia. Mais Marius ne trouvait rien.

Heureusement, le vieil Anafesto vint à son aide.

— Monsieur, dit-il à Marius, j'ai quelque chose à ajouter à ce que vient de vous dire ma chère petite Lætizia.

— Je vous écoute.

— L'homme qui a été distingué par elle ne doit pas demeurer dans la foule; cette alliance lui donne droit à tous les honneurs. Je ne doute pas un seul instant que nous n'obtenions de S. M. le roi des Deux-Siciles l'autorisation de vous transmettre mon titre avec une charge à la cour.

Lætizia s'était assise sur un canapé, en face de Marius, entre son père et sa mère. Elle accueillit par un mouvement de tête approbatif les paroles de son aïeul. Marius pensa sans doute alors qu'il était temps d'intervenir; car, après avoir salué profondément le descendant des anciens doges, il lui dit :

— Votre offre ne saurait que m'honorer, et je vous en remercie; mais permettez-moi de vous faire observer que jusqu'ici j'ai eu le nom de mon père qui m'a suffi, si humble qu'il soit, et j'espère que Dieu me fera la grâce de ne pas me contraindre à en porter jamais un autre.

— Quoi, vous refusez la transmission de mon titre ?

— Je la refuse.

— Mais le mari de Lætizia ne peut pas ne pas être noble.

— Monsieur, continua Marius avec autant de fermeté que de courtoisie, je ne suis pas le mari de la signora.

— Pas encore.

— Et permettez-moi d'ajouter que je ne le serai jamais !

Marius avait prononcé ces derniers mots presque à voix basse en se tournant à demi vers le canapé sur lequel était assise la jeune Vénitienne.

Lætizia se leva d'un bond. L'altière jeune fille était frémissante de colère soudaine. Ses yeux flamboyaient. Son beau bras nu s'était tendu vers Marius en signe de menace.

— Monsieur! s'écria-t-elle.

— Mademoiselle, dit Marius en ployant presque le genou, je suis certainement bien indigne de l'insigne honneur que vous vouliez me faire, et j'aurais dû l'accueillir avec autant de joie que de reconnaissance; mais... ma foi est engagée ailleurs.

— Monsieur!

— Agréez donc avec l'expression de mon profond respect, l'assurance de...

— C'est bien! assez! dit Lætizia en interrompant Marius.

Et après avoir jeté sur le jeune homme un regard de suprême dédain, elle sortit suivie de son père et de sa mère.

Le vieil Anafesto levait les mains au ciel d'un air désespéré.

— Quoi! vous refusez sa main! s'écriait-il en secouant le bras de Marius.

— Je la refuse.

— Mais vous ne l'avez donc pas vue, ma Lætizia! ajoutait naïvement le vieillard.

— Il en coûte quelquefois de faire son devoir, monsieur, dit Marius.

— Vous avez des engagements?

— Oui, mais, pour être sincère, j'ajoute : non-seulement j'ai donné ma parole, mais encore j'ai donné jusqu'au dernier battement de mon cœur.

Et comme le vieil Anafesto haussait les épaules :

— Ah! monsieur, s'écria le bouillant jeune homme, vous me comprendriez si vous connaissiez la Rose d'Antibes.

En prononçant ces derniers mots, Marius avait fièrement relevé la tête, et sur ses traits mâles que faisait resplendir en ce moment l'enthousiasme, l'on pouvait lire la profonde tendresse que lui inspirait la fille du docteur Cochard.

Anafesto regarda un instant le jeune homme. Peut-être quelque vision lointaine passa devant ses yeux et lui rappela ses jeunes années, Venise, le Lido, les promenades en gondole, les douces chansons sous les nuits étoilées!... Il dit au jeune homme en lui tendant la main :

— Vous avez raison, et moi je ne suis qu'un vieux fou d'avoir subi les caprices de cette écervelée. Allez, vous êtes un digne jeune homme, et vous me faites regretter plus vivement encore l'abandon de nos projets.

Marius salua une dernière fois le vieil Anafesto, et se disposait à sortir, quand la porte par laquelle Lætizia avait disparu s'ouvrit violemment, et le duc Ettore, pâle, défait, apparut sur le seuil.

— Ah! monsieur, s'écria-t-il en courant à Marius, venez vite, ma pauvre enfant...

— Qu'y a-t-il donc? s'écria le vieillard. Lætizia...

— Elle est malade, bien malade.

Marius, sans en entendre davantage, s'était dirigé vivement vers la porte restée ouverte.

— Oh! merci, monsieur, dit le duc en le suivant. Si vous lui avez fait entendre de dures paroles tout à l'heure, que le médecin du monde ne l'abandonne pas.

Marius trouva la jeune Vénitienne sous le coup d'une crise nerveuse à laquelle sa violence pouvait donner une certaine gravité. La crise dura plusieurs heures sans que les moyens les plus énergiques pussent apporter un soulagement quelconque à la malade. Enfin, comme les premières lueurs de l'aube commençaient à creuser leur sillage de lumière dans les flots bleus de la Méditerranée, Lætizia parut se calmer. Après ces cris inarticulés, après ces éclats et ces secousses terribles qui ébranlaient tout le système nerveux, la malade s'affaissa tout à coup; au lieu de ces cris, elle poussa des gémissements et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, comme dans les crises de la nature, après le mugissement du vent, les éclats de la foudre, les sifflements de la tempête, une pluie bienfaisante vient rafraîchir l'air embrasé.

Les larmes elles-mêmes s'arrêtèrent bientôt, et Lætizia Anafesto, brisée de fatigue, mais hors de tout danger, tomba dans un profond sommeil.

— Mes soins vous sont désormais inutiles, dit Marius en s'adressant aux parents de la jeune Vénitienne. Quand elle s'éveillera, la malade se plaindra, sans doute, d'une grande fatigue, mais je ne crois pas qu'il y ait de nouveaux accidents à redouter. Aussitôt que ses forces lui permettront de supporter le voyage, emmenez d'ici la malade; l'air natal aura bientôt raison de cette agitation fébrile, qui n'a d'autre cause, croyez-le-bien, que la situation terrible à laquelle vous venez seulement d'échapper.

Personne ne retint Marius, que le vieil Anafesto seul reconduisit jusqu'à la grille de la villa Médici.

Il était près de neuf heures du matin lorsque le jeune docteur arriva à la place Masséna, en quête d'une voiture qui le ramenât à Antibes.

Comment, lui, qui aurait dû avoir si grande hâte de rentrer à Antibes, s'attarda-t-il ainsi deux, et peut-être trois heures, sur la promenade des Anglais? — Pourquoi? Parce qu'il avait vingt-cinq ans et qu'il était amoureux. A vingt-cinq ans, même un médecin est toujours un peu poète, et, ce matin-là, la brise était si fraîche, les senteurs qu'elle charriait sur ses ailes étaient si enivrantes, que Marius ne put résister au désir de s'asseoir sur la grève en aspirant à pleins poumons les parfums qui venaient de la haute mer. Et quand il fut bien grisé par ce vin généreux que la nature verse d'une main prodigue sur les côtes bénies de la Méditerranée, Marius songea à sa bien-aimée, la Rose d'Antibes.

Lancé sur cette voie, un amoureux ne s'arrête pas facilement, et le docteur Marius serait peut-être encore à demi couché sur le galet de la plage de Nice, si un vigoureux coup familièrement frappé sur son épaule ne fût venu l'éveiller de ses songes doux. Marius se leva vivement d'assez méchante humeur, mais il se calma bien vite en reconnaissant dans celui qui venait ainsi l'arracher à ses rêveries l'un de ses meilleurs camarades d'études.

— Que fais-tu donc là? lui dit son ami.

— Tu le vois, répondit machinalement Marius, je me repose.

— Tu te reposes, à cette heure! Tu ne t'es donc pas couché?

— Non. J'ai passé la nuit presque entière au chevet du lit d'un client.

— Ah! dit le jeune homme avec un singulier sourire. Et ce client, est-ce une indiscrétion que de te demander où il demeure?

— C'est ici, à deux pas.

— Sur la promenade des Anglais?

— Sans doute. Qu'y a-t-il là d'étonnant?

— Ne serait-ce pas, par hasard, à la villa Médici?

— Oui, peut-être, dit Marius assez froidement.

— Allons! dit le jeune homme en agitant joyeusement un journal, à quoi bon feindre? Nous savons tout.

— Tout?... Quoi?

— Ton mariage, parbleu!

— Mon mariage!

— Ne fais donc pas l'étonné.

— Je te jure que je ne sais pas...

— Allons, cher ami, quand on veut se marier sans bruit, on commence par dépister les reporters des petits journaux.

— Les reporters!

— Sans doute. N'as-tu donc pas lu les journaux de Nice, ce matin?

— Non. Que disent-ils donc qui puisse m'intéresser? répondit Marius, sentant qu'un malheur le menaçait.

— Lis donc, dit le jeune homme.

Et il mit sous les yeux de Marius l'article du journal inspiré par Paul Moreau et annonçant le mariage du docteur Marius avec la noble Vénitienne.

— Qui a écrit cela? demanda Marius tremblant de colère.

— Ce n'est donc pas vrai?

— C'est une infamie! mais quel peut en être l'auteur?

— Rappele-toi la maxime : *Is fecit cui prodest*. Demande-toi qui pouvait avoir intérêt à répandre un pareil bruit.

— Personne que je sache.

— Alors, comment espères-tu trouver l'auteur que tu cherches?

— Je vais au bureau du journal, dit Marius en arrachant lambeau par lambeau la feuille qu'il avait tenue jusque-là froissée dans ses mains, et là, il faudra bien que l'on me livre le coupable.

— Veux-tu me permettre de te donner un bon conseil?

— Parle.

— Le temps que tu vas perdre à chercher à Nice une trace qui t'échappera peut-être, ne serait-il pas mieux employé par toi à courir à Antibes afin d'y précéder la nouvelle que le journal y apportera bientôt, et de la démentir, si tu as intérêt à le faire?

— Si j'y ai intérêt! s'écria Marius. Tu demandes si j'y ai intérêt! Merci. Tu as raison. Je retourne chez moi au plus vite.

Et, sans s'expliquer davantage, Marius monta dans une voiture qui passait et donna au cocher l'ordre de brûler le pavé jusqu'à Antibes.

Mais le temps qu'il avait perdu sur la plage à rêver d'elle devait être fatal à Aurore Cochard, et Marius n'arriva pas à la maison du docteur assez à temps pour conjurer le danger qui menaçait sa bien-aimée.

XVI

Comme il franchissait la porte du vestibule de la maison du docteur Cochard, Marius aperçut le vieillard emportant dans ses bras la Rose d'Antibes évanouie. Le jeune homme poussa un cri, et, d'un bond, fut au haut de l'escalier; mais le docteur Cochard se retourna, jeta sur Marius un regard qui lui traversa le cœur, comme eût pu le faire une lame d'épée, et lui dit d'une voix creuse qui semblait sortir du fond de ses entrailles :

— Allez-vous-en, monsieur, je vous défends de me suivre.

Marius, stupide d'étonnement et de douleur, demeura pendant quelques instants immobile à la place même où l'avaient cloué les paroles du docteur. Puis il descendit machinalement l'escalier, s'arrêtant à chaque marche et cherchant, sans y parvenir, à comprendre ce qui se passait autour de lui. En ce moment, Joseph, le valet de chambre du docteur, descendait en courant.

— Sais-tu ce qui s'est passé? lui demanda Marius.

— Non, monsieur, lui répondit Joseph. Tout ce que je sais, c'est que mademoiselle était seule au salon, avec cet étranger, le neveu de monsieur, à ce qu'on dit, quand l'accident est arrivé.

Marius n'avait pas besoin d'en savoir davantage, et avant même que Joseph eût achevé sa phrase, le jeune docteur était au salon face à face avec Paul Moreau.

— Vous étiez ici, lui dit-il, quand mademoiselle Cochard s'est évanouie?

— Oui... oui, c'est vrai; j'étais là, répondit Paul en balbutiant.

— Et sans doute vous connaissez la cause de cet accident?

— Non, répondit Paul humblement. En vérité, je ne saurais dire que je la connais.

— Vous causiez avec Mlle Cochard?

— Oui, monsieur.

— Pouvez-vous me dire quel était le sujet de votre conversation?

Paul, ne sachant que répondre, voulut essayer de payer d'audace.

— Je vous trouve bien hardi de me le demander! s'écria-t-il. Êtes-vous donc chargé de veiller sur la conduite de ma cousine ou sur la mienne? s'écria-t-il. Si c'est un droit de tutelle que vous vous arrogez sur moi, je vous préviens que je suis majeur depuis longtemps et que je ne répondrai plus un mot à vos questions.

Marius ne prêta pas grande attention à cette bravade; il cherchait autour de lui quelque indice qui pût le mettre sur la piste de la vérité. Tout à coup il aperçut sur le tapis, à la place même où la Rose d'Antibes l'avait laissé tomber, le malheureux journal encore tout ouvert. Il le saisit, le parcourut du regard, afin de s'assurer que c'était bien le numéro du jour, et le plaçant sous les yeux de Paul Moreau :

— Vous me direz du moins qui a apporté ce journal? s'écria-t-il.

— Non! non! je... ne sais.

— Vous ne savez!

— Non, je vous jure.

— Ne jurez pas. Vous étiez à Nice cette nuit. Je me rappelle maintenant vous avoir aperçu passer devant les glaces d'une voiture dans laquelle je me trouvais. Que veniez-vous faire à Nice? C'est vous qui avez apporté ici cette gazette, vous dis-je. Avouez-le.

En parlant ainsi, Marius avait saisi le bras de Paul Moreau, et le secouait avec une telle violence que le malheureux homme sentait ses tempes battre et voyait quelque chose comme un nuage rouge passer devant ses yeux. Il avait le vertige.

— Eh bien, oui, c'est moi, finit-il par dire. Oui, j'ai apporté ce journal, mais j'ignorais ce qu'il contenait.

— Vous mentez! Sans cela, comment expliquer la hâte avec laquelle vous l'avez apporté ici même avant l'heure de la poste. Répondez donc!

— Je... je crois que... je le savais.

— Connaissez-vous l'auteur de l'article? demanda encore Marius.

— Non, non, je ne le connais pas; je ne le connais pas! répondit vivement Paul.

Cette fois, Marius saisit Paul Moreau par les deux bras et plongea son regard de feu dans l'œil atone du gros homme. Celui-ci était désormais incapable de lui résister. Le misérable avait tous les membres agités par un tremblement nerveux. Son cerveau oscillait comme ses jambes; il se sentait fasciné comme un bœuf que couverait le regard d'un lion.

— Le connaissez-vous? demanda encore une fois le terrible Marius.

— Grâce, monsieur! disait Paul; épargnez-moi, faites-moi grâce, je vous jure que je suis innocent.

— Répondez, répondez donc! s'écriait Marius en jetant deux jets de flamme par les yeux.

— Oui, oui, je répondrai; mais ne me regardez pas ainsi, vous me faites mal.

— L'auteur de l'article, son inspirateur au moins, c'est vous? demanda Marius.

— Oui, Dieu me pardonne! je l'avoue, c'est moi, dit Paul en s'affaissant.

— Misérable! s'écria Marius.

Cette fois, les mains du jeune homme lâchèrent le bras de Paul Moreau et étreignirent son cou qu'elles serrèrent comme dans un étau. Les yeux du malheureux s'injectèrent de sang, sa face se congestionna. Cependant ses lèvres purent encore murmurer ces mots qu'heureusement pour lui Marius entendit :

— Mon oncle, mon oncle Cochard!...

— Ah! dit Marius en relâchant son étreinte, tu me rappelles à temps que tu es le parent de mon bienfaiteur!

Et il repoussa Paul avec tant de force que celui-ci, lancé comme une pierre par une fronde, traversa le salon, franchit la porte-fenêtre donnant sur le jardin, dégringola le perron et vint écraser dans sa chute un massif de pétunias.

Quoique le gros homme ne fût pas leste, il ne demeura pas longtemps à terre à contempler les fleurs; mais quand il fut debout, ce ne fut pas vers le salon qu'il se dirigea. Il gagna à toutes jambes l'autre bout du jardin. Marius, encore frissonnant de colère, le suivait de loin.

Paul avait gagné le parc qui bordait la propriété du côté de la campagne. Il ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint une petite porte qui donnait sur les champs. Il l'ouvrit en toute hâte, et seulement alors Paul se retourna, et comme il aperçut Marius à une distance suffisamment respectable, il se campa fièrement, le poing sur la hanche, en vrai capitan, et se prit à crier :

— Je ne vous crains pas, entendez-vous, maître Marius? Je retourne à Nice, et puisque vous craignez les charivaris, nous allons bientôt en régaler vos oreilles.

Sur ces fières paroles, Paul ferma la porte; mais sans doute pensa-t-il que sa harangue manquait d'une péroraison, car il rouvrit la porte pour dire :

— Sans oublier la Rose d'Antibes, cher monsieur Marius!

En entendant profaner le nom de sa bien-aimée par ce misérable, Marius poussa un cri sourd et s'élança en avant; mais Paul s'était cette fois prudemment et définitivement éclipsé. Quand Marius arriva près de la porte, il la trouva solidement fermée du dehors. Ce n'était pas là un obstacle qui pût arrêter l'impétueux jeune homme. En moins d'un instant, il fut debout sur le mur de clôture et aperçut alors Paul qui fuyait dans la campagne. Marius sauta au bas du mur et se mit à la poursuite de son lâche agresseur, mais tout à coup celui-ci disparut comme par enchantement, et, malgré toutes ses recherches, Marius ne put en retrouver trace.

(*A suivre*). ÉDOUARD DIDIER.

PRÉPARATIONS CULINAIRES DE LA SAISON

Mars.

Je demande à mes lectrices la permission de remplacer momentanément mes Menus par des enseignements culinaires en rapport avec la saison.

LE SAUCISSON D'ANGUILLE

Les saucissons d'anguille et saucissons de volaille sont d'excellentes préparations faciles à exécuter par les dames qui ont le bon esprit de mettre parfois la *main à la pâte*.

Etudions d'abord le saucisson d'anguille; c'est un plat *maigre*, et par conséquent doublement de saison.

Le saucisson d'anguille exige une forte anguille qu'il faut choisir de bonne provenance, c'est-à-dire en bel état d'embonpoint et n'ayant aucun goût de vase. La dépouiller d'abord, puis l'échauder à l'eau bouillante pour lui enlever plus facilement sa deuxième peau; cela fait, couper ses défenses en dessus et en dessous; la fendre en dessous dans toute sa longueur; retirer la grande arête; ciseler légèrement les chairs à l'intérieur; la saupoudrer de sel; la rouler sur elle-même et la déposer dans une terrine.

Voilà le premier acte : le second comprend la confection d'une farce : chair de brochet et autres poissons fermes d'eau douce, chair de congre ou de merlan y peuvent être utilisées; piler de la chair de poisson; la mêler à du beurre à raison de 200 grammes par 500 grammes de chair; assaisonner de sel et épices; lier cette farce avec des œufs, incorporés l'un après l'autre et la rendre bien lisse. Etaler ensuite l'anguille sur une table; l'essuyer avec soin; la couvrir de la farce et disposer symétriquement en dessus des filets d'anchois bien de-salés.

Retormer alors l'anguille, l'entourer d'une bande de linge ficelée de distance en distance et la cuire dans un court-bouillon fait de moitié eau et moitié vin blanc. Après cuisson, la laisser refroidir à moitié dans son mouillement; puis la serrer de nouveau, et, quand elle est complétement froide, la déballer et la servir.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Nos abonnées ont pu apprécier l'immense variété de modèle que donne à la *Revue* la maison du Sphinx, 55, avenue du grand Opéra. Parmi ces ouvrages, il en est qui sont de véritables merveilles artistiques destinées à occuper les loisirs de nos belles châtelaines, tandis que d'autres, donnent pleine satisfaction aux femmes économes et laborieuses qui tiennent à faire elles-mêmes tout ce qui fait l'ornement de leur toilette ou de leur maison. La maison du Sphinx se met entièrement à la disposition de nos abonnées pour tous les renseignements possibles, et leur offre, à des prix très-modérés, toutes les fournitures nécessaires à l'exécution des ouvrages publiés par le journal.

Les femmes dont le teint délicat supporte difficilement les intempéries de l'atmosphère, vent, brouillard, etc., trouveront un grand adoucissement dans l'application du *Rowlands' Kalydor*. Cette préparation tout hygiénique tire ses qualités rafraîchissantes du règne végétal, et, par cela même, calme les irritations de la peau : boutons, rougeurs, masque de grossesse, toute efflorescence malsaine, en un mot, disparaissent avec l'application du *Rowlands' Kalydor*. Grâce à cette heureuse influence, la peau devient douce et satinée.

Vendu en Europe et en France, chez tous les parfumeurs et coiffeurs; à Paris, pour la vente en gros : chez Lamar, 131, rue Saint-Denis; — pour le détail : chez Guerlain, 15, rue de la Paix; Roberts, 23, place Vendôme; Hogg, 2 rue Castiglione; Swann, rue Castiglione; C. Fay, 5, rue de la Paix, et Wood Cock et fils, 3, rue Meyerbeer.

La *Teinturerie européenne*, 26, boulevard Poissonnière, est toujours la seule maison qui sache donner à toutes les robes de soie le brillant et la souplesse du neuf. Pour l'article deuil, la Teinturerie européenne offre des avantages précieux de temps et d'économie : il suffit de lui envoyer les costumes et les robes de drap, de cachemire, etc., pour les recevoir quelques jours après, teints tout faits, avec leurs garnitures de toute sorte, avec la même perfection que s'ils avaient été décousus. Cette maison se charge également de la teinture fine pour ameublements. La teinturerie européenne expédie, non-seulement en France, mais encore dans tous les pays d'Europe. Écrire directement, 26, boulevard Poissonnière, à Paris.

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE.

Il n'est aucune de vous, mesdames, qui ne se soit souvent trouvée dans l'obligation, bien dure et bien pénible pour son cœur de mère, de contraindre son enfant à avaler une purgation. Eh bien, réjouissez-vous; avec le *Tamar indien Grillon*, toute préoccupation disparaît.

Le *Tamar indien* est un bonbon aussi joli à l'œil qu'agréable au goût. On le donne à manger le soir en le couchant, la digestion du dîner étant faite, l'effet se produit le lendemain matin.

Composé avec un fruit rafraîchissant, le *Tamar indien Grillon* peut être donné à tous les âges sans inconvénient.

Chez les enfants ayant des convulsions, il diminue la durée et la fréquence des accès, et surtout permet d'éviter la congestion cérébrale si souvent funeste en pareil cas.

Il rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées et n'a pas les inconvénients des autres purgatifs. Paris, pharmacie GRILLON, 25, rue de Grammont, et dans toutes les pharmacies. 2 fr. 50 la boîte.

Pour achats de *Mouchoirs de batiste et de Toiles et Batistes pour costumes*, s'adresser à la maison Fénelon-Capliez, de Cambrai.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme C. — A la maison d'ouvrage qui nous a fourni le modèle.

Mme E. P., Mer. — On va tâcher de vous satisfaire.

Mme C., Creuse. — Même réponse.

Mme B. Aver, Nord. — Je vous conseille d'en faire des tuniques. On met la pointe par devant et on noue les bouts derrière par un gros nœud lâche.

Charmes, Vosges. — La soutache est un peu démodée, je ne vous conseille pas d'entreprendre un ouvrage de ce genre. Faites une petite robe princesse toute rayée par devant de biais de cachemire bleu larges de 2 centimètres et posés en éventail par le bas. Je ne puis rien répondre à votre dernière question que si vous m'indiquez à peu près le prix que vous voulez mettre à cette acquisition. En principe nous ne donnons jamais de prime.

Une abonnée des premiers jours. — Oui, pour les dessins de bonnets. Adressez-vous directement, pour vos articles, à la maison qui a fourni l'alphabet. J'ai déjà donné bien des fois ce renseignement, les serviettes se marquent au milieu exactement, les napres au milieu dans le sens de la longueur, mais plus près d'un bord que de l'autre en largeur, les initiales doivent être devant la maîtresse de la maison et non couvertes par le surtout ou la corbeille de fleurs. A bientôt la bande de tapisserie.

Jeanne D., à Lyon. — Vous pouvez, avec le cours élémentaire et primaire du journal *l'Éducation dans la famille*, préparer votre jeune frère aux cours des lycées et lui donner l'instruction suffisante pour entrer en sep ième.

Mlle Rose S. — J'étais certaine que vous me remercieriez, et suis très-heureuse de vous avoir été agréable. Usez et abusez; vous mettez trop de grâce à vous excuser de votre exigence, pour que je ne me sente toute prête à vous satisfaire.

Au bord de la Loire. — La *rêverie* n'est pas la méditation. Le sage médite et le fou rêve. Prenez garde à ce penchant, il est funeste à votre âge.

Mme A., Paris. — Je vous réponds dans le journal, parce que le renseignement que vous me demandez peut être utile à plus d'une abonnée; on ne peut pas aller à un mariage en grand deuil. On est d'ailleurs très-bien autorisé à se départir, pour ce *jour-là*, de la sévérité d'un deuil récent. Mettez de la faille noire; un chapeau de tulle, col et manches blanches, rubans blancs ou mauves; pour votre mari la prescription est la même, la cravate blanche est indispensable, gants blancs. Cette infraction aux règles établies n'a rien qui blesse les convenances, et il est absolument impossible d'aller assister à un mariage en robe de laine, en chapeau de crêpe et en cravate et gants noirs.

Mme A. L., Orne. — Une belle robe de faille noire est toujours charmante. Pourquoi ne feriez-vous pas une jupe unie derrière à traîne, avec le gros plis quadruple, garnie devant d'un plissé à plis creux, haut de 25 centimètres, avec double tête montée à gros plis? Un tablier en sicilienne noire, corsage cuirasse en sicilienne avec manches de faille; chapeau de feutre gris avec plumes grises et roses.

Une amazone. — Une femme n'est jamais absolument sûre d'être maîtresse de son cheval, et si j'étais votre mère, je ne vous permettrais à aucun prix de monter *Colibri*, qui me semble un peu fantasque. Pour la campagne, je préfère l'amazone bleue et le feutre gris, avec une aile. La mousseline blanche est toujours ce qu'il y a de plus charmant pour toilettes de jeune fille. Garnissez votre robe d'organdi, de plissés moitié organdi et moitié tulle Bruxelles.

Louise et Jeanne. — J'ai toujours trouvé charmant de voir deux sœurs habillées de même; mais il ne faut pas pousser cela à l'excès, et puisque vous me dites que votre mère se plaint de cette *exigence* excessive qui est une source de dépense, n'y mettez pas d'entêtement.

Une sœur. — Je n'ai pas pour mission de renseigner les *jeunes* messieurs sur les modes masculines; néanmoins, puisque M. votre frère a tant de confiance en mon bon goût, je me permettrai de lui dire que je n'admets les cravates de couleur que l'été, à la campagne et aux bains de mer, et encore! la cravate bleue ou violette; mais la cravate rouge ou rose, jamais!

Mme A. J. — Le jais va se porter encore; néanmoins, ne perdez pas votre guipure de laine : ce serait vous donner beaucoup de peine pour obtenir un résultat médiocre. Le fichu perlé ne s'est jamais porté dans la rue. Le paletot Louis XV, l'écharpe, la visite, seront, je crois, les formes adoptées. Votre robe peut parfaitement être employée : faites un jupon uni de la nuance la plus foncée, avec plissés ou bouillonnés tirés, bordés de biais pris dans l'étoffe à carreaux. Tablier avec cette même étoffe, nouant derrière sous un nœud de faille unie. Corsage cuirasse à carreaux; manches unies. Les cuirasses se portent toujours. Nous en donnons un patron dans le précédent numéro.

Mme de J., à S... — Il faut faire dater votre abonnement du premier numéro paru; sans cela, votre cours d'enseignement serait incomplet. Oui, c'est en toute sincérité que je vante la méthode si parfaite de Mmes Fabre et Gentilhomme, et c'est avec une entière certitude de rendre un service signalé à toutes les mères de famille que je leur conseille d'adopter cette méthode pour l'éducation de leurs filles.

Mme de Saint-C., à Clermont. — A mon avis les toilettes de première communion doivent être d'une simplicité rigoureuse. Une robe avec plis faits à la main disposés ainsi, par exemple : Un grand ourlet 5 petits plis au-dessus, un grand pli de la hauteur de l'ourlet et 4 petits plis. Corsage à plis plats, ceinture de faille nouée derrière le bonnet et toujours le même. Voile d'organdi.

Mme X. — J'attends les recettes promises, elles seront les bienvenues.

Georgina à Alger. — Puisque j'y suis encouragée par un grand nombre de mes lectrices, je vais donner prochainement ma première causerie sur les usages et les convenances.

M. DE S.

Nous appelons l'attention de nos lectrices sur le journal *l'Éducation dans la Famille*, dont nous publions le programme à la quatrième page de notre couverture. Ce journal est destiné à rendre d'éminents services à toutes les mères de famille qui désirent s'occuper elles-mêmes de l'éducation de leurs enfants.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Un jour de vote, en France, est-on assez sens dessus dessous.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.